

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Norbert VIATTE

Saint Augustin (354-430)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1982, tome 78, p. 7-14

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Saint Augustin (354-430)*

*Quinze ans déjà ont passé depuis la mort de notre confrère Norbert Viatte.*

*Pour la joie de ses anciens élèves, amis et lecteurs des Echos, nous republions ces pages si pleines d'amour, d'intuitions étonnantes et d'érudition qu'il avait consacrées à saint Augustin. Nous les croyons toujours d'actualité.*

*La Rédaction des Echos*

Qui interroge le *Pèlerinage d'Ethérie* (récit d'une religieuse d'Espagne qui visita l'Égypte et les Lieux saints vers 400, époque où Augustin compose ses *Confessions*) constate avec étonnement qu'une culture nouvelle est née. Ethérie ne doit rien à ce qui est pour nous l'Antiquité. Son univers est la Bible. Le livre saint fournit seul à sa curiosité — et la liturgie, cette « théologie détendue ». Elle y trouve non seulement sa foi, mais l'histoire des hommes, mais encore une langue, cette langue étrange et savoureuse de la vieille version latine que saint Jérôme essaie de discipliner et de corriger.

Cent ans plus tard, l'Empire romain effacé, Avit, évêque de Vienne au Royaume burgonde, publie, en vers apparemment ovidiens, un *Hexaméron*, poème de la création selon la Genèse. Qui peut bien le lire, sinon une poignée de lettrés subtils et raffinés ? Car son maniérisme précieux détonne dans l'incohérente vigueur de ces temps barbares.

Entre ces deux auteurs, Augustin fait figure de classique. Et pourtant...

Aurèle Augustin naît à Thagaste, dans l'Afrique romaine, le 13 novembre 354. La dignité curiale de son père, païen, n'empêche pas d'accuser l'humilité et la pauvreté de ses origines. Ces officiers municipaux étaient

bien souvent des prolétaires, dans cette étatisation forcenée qui étreint l'Empire dès le règne de Dioclétien. La culture de sa mère, la douce et farouche chrétienne Monique, devait ressembler à celle d'Éthérie, l'aspect livresque en moins et, en plus, un génie intuitif en tout ce qui regarde la foi et aussi son propre instinct maternel. Il reste que l'enfant, exceptionnellement doué, ne trouva pas dans son milieu la culture qui fut comme innée chez un Ambroise. Tout le temps de ses études, il dépendit de la générosité de Romanien, mécène et notable de la cité.

C'est l'école qui forma Augustin... comme Péguy. Si sujets à caution que soient ces rapprochements, ils éclairent : tout le poids du charnel (Normale, le Socialisme, etc.) équilibre et libère le mystique en Péguy ; le rhéteur Augustin ne laisse pas d'être un penseur original et puissant.

Ses classes de grammaire achevées en son municipale, Augustin étudie les arts libéraux à Madaure, puis la rhétorique à Carthage. Il a dix-neuf ans. Alors il commence une carrière de professeur : à Thagaste, puis à Carthage (374-383), puis une année à Rome, d'où le chasse la grossièreté de ses élèves ; enfin deux ans à Milan. Là il prononce, en sa qualité de rhéteur, le panégyrique de Valentinien II aux *decennalia* du 22 novembre 385. Songe-t-il, à cette gloire naissante, à briguer les honneurs du service impérial ? Peut-être... Mais cet avenir s'interrompt brusquement.

Ces années de professorat ont mis Augustin en contact intime avec la latinité de l'Empire. Qu'est-ce à dire ? C'est la langue, sans doute, avec ses énergies conservatrices qui la relie au glorieux passé de Cicéron et de Virgile. Mais c'est aussi la pensée antique et tout le savoir de l'époque.

Oublions, pour comprendre, la royauté moderne de l'instrument mathématique : il envahit jusqu'à la biologie. Or au IV<sup>e</sup> siècle, la culture latine le néglige ; elle est en train d'ignorer même les découvertes d'Euclide et de ses successeurs. Il ne reste, à la pensée, pour opérer une synthèse, que l'invention et la composition ; que la logique et la dialectique, pour opérer une analyse. Le rhéteur, le dialecticien, le philosophe usent à l'envi de ces instruments. Verbalisme ? La rigueur et la finesse d'un Valéry (qui est un grand rhéteur intelligent) doivent nous rendre prudents. Certes, il y a de l'exubérance dans ces managements antithétiques de la

pensée et les conséquences verbales, les structures de la phrase qu'ils exigent. Prenons garde : sous les assonances, les propositions égales, les balancements et les replis de la phrase ; dans les correspondances musicales les plus rares du chapitre ou du livre, qui sollicitent l'attention, il y a une pensée germinale qui se précise et qui éclot, et qui s'épanouit. La démarche verbale mime la vie de l'esprit.

A dire vrai, celle-ci échappe presque totalement à qui veut en saisir l'extension encyclopédique. Le savoir mathématique et scientifique d'Augustin, tel qu'il apparaît dans ses œuvres, nous déçoit. Son attitude serait plutôt celle du curieux (en cela d'ailleurs, il est bien de son temps), collectionneur de faits merveilleux, d'opinions étranges reçues sans contrôle, qui échappent à toute cohérence, qui barrent la voie à toute ordonnance de l'univers astronomique comme du règne animal ou végétal. Il nous avoue son ressentiment contre l'odieuse cantilène de l'arithmétique. Soit. Mais il faut aussi souligner que les préoccupations ultérieures d'Augustin : controverse, prédication, exposition de la foi mettent en un singulier relief ce qui appartient en propre à l'orateur. Si le traité *De la Musique* (inachevé) ne traite que de la métrique, la joie d'Augustin à entendre les chants manichéens ou chrétiens, son trouble et ses méfiances devant leurs séductions nous laissent rêveurs : nous ne connaissons bien d'Augustin que son art oratoire.

Nombre, poids et mesure de la phrase, cliquetis des mots, cadence des propositions, tout cet appareil verbal cerne le discours d'Augustin devenu évêque. Pourquoi le rhéteur se serait-il évanoui ? Examinons sans parti pris : la vivacité et la rigueur de la polémique, les effusions du cœur, les approches dogmatiques assument souplement ce langage. L'envol poétique de certains *Commentaires sur les Psaumes* ou sur *saint Jean*, les traits authentiquement mystiques s'inscrivent sans peine dans cette musique verbale — davantage, elle s'y accorde profondément. Art en même temps populaire et savant, subtil, nerveux ou abondant, la rhétorique d'Augustin accomplit ce miracle de créer un langage (H.-I. Marrou l'a bien reconnu dans son *Saint Augustin et la Fin de la Culture Antique*) « assez près de la norme classique pour que tout l'essentiel de la tradition antique puisse être assumé par l'humanisme chrétien » et éternel, « sans renoncer aux richesses acquises par le latin (populaire) des chrétiens sur les plans technique et expressif ». Cela seul suffirait à la gloire d'Augustin dans l'histoire littéraire latine. Et il y a autre chose...

L'enfant Augustin avait été inscrit au nombre des catéchumènes ; il avait reçu le sel. Mais à Carthage, durant sa rhétorique, l'incendie de la chair l'avait saisi, attisé chaque printemps par la luxure des amours de Cybèle et d'Attis, représentées au vif, et qui lui donnaient le vertige. Il avait pris une maîtresse. Ayant tenté un essai religieux, dans son désarroi la vulgarité de la Bible latine le rebuta et l'exigence de la foi, qu'il jugeait contradictoire à la raison, acheva de dénouer les liens qui l'attachaient au catholicisme.

C'est par appétit rationaliste qu'il accepta le manichéisme. Connaissance rationnelle orientée vers le salut, ou plutôt qui était déjà le salut, par le pessimisme radical qu'elle inspirait envers la vie, refusant la fécondité de l'amour comme la nourriture, la doctrine de Mani dénonçait la présence monstrueuse de la matière ténébreuse adverse de l'esprit-lumière. Un mythe cosmologique d'une ampleur digne de Hugo, montrait la noria zodiacale puisant, au sein de la Nuit charnelle et maudite, le frai lumineux pour en gorger la lune jusqu'à sa plénitude, qui au rythme du mois, le dégorgeait dans le soleil. A ce tri définitif de la lumière et des ténèbres aidait l'enseignement des ambassadeurs de la lumière : Jésus avait précédé Mani, et tout arbre, en son écartement végétal, réalisait le mythe de sa passion sur la croix ; Mani était le révélateur suprême, manifestation en chair du Paraclet. Des hymnes ardentes, chantées face au soleil ; des jeûnes et des abstinences variés, voilà les éléments essentiels de ce culte qui séduisait la religiosité du Bas-Empire.

Dix ans, Augustin vécut cette amère et folle religion. Il fut entouré de prévenances ; on aida à son avancement ; son prosélytisme gagna ses amis. S'il s'en détacha lentement, ce fut d'abord en secret. Mais ensuite, ses polémiques contre Fauste de Milève et l'Elu Fortunat témoignent d'un arrachement violent et d'une sorte d'amour trompé. Plus tard, au fort de la controverse pélagienne, ses adversaires, Julien d'Eclane entre autres, disputant le sens aigu qu'il montrait de la corruption de la nature, l'accusèrent d'être un manichéen camouflé en évêque catholique : à les en croire, les antithèses dialectiques d'Augustin trahissaient une adhésion inavouée et perdurable au dualisme de Mani.

Cependant, une petite flamme veillait en l'intime d'Augustin, celle que l'*Hortensius* de Cicéron y avait allumée. L'amour de la sagesse — non pas une connaissance pure — un tact intérieur, un goût de la Vérité,

voilà ce qu'il cherchait depuis treize ans au delà du matérialisme manichéen et du scepticisme précaire de la Nouvelle Académie. En 386, le rhéteur de Milan se décidait à écouter les sermons d'Ambroise. Il en revenait « émerveillé, hors d'haleine, le cœur brûlant ». L'évêque, comme Basile de Cappadoce, usait de la philosophie de Plotin pour expliciter le dogme catholique. La révélation de la vie de l'âme, son authentique spiritualité, la transcendance de Dieu et toutefois la possibilité de l'atteindre par les démarches les plus hautes de l'esprit, bouleversèrent Augustin. Un monde nouveau, déjà sa patrie, s'ouvrait à ses yeux comme à son cœur.

Converti ? Oui. A quoi ? *Le deuxième livre contre les Académiques*, les splendides *livres VII et VIII des Confessions* communiquent l'effroi, la douleur et le ravissement d'Augustin, mais au sein d'effusions lyriques, de prières, de dialogues intérieurs, d'exemples et de prosopopées. Restituer les étapes de cette aventure spirituelle était réservé, avec beaucoup de bonheur, à M. P. Courcelles dans ses *Recherches sur les Confessions de saint Augustin*.

Le rhéteur s'ouvrit à l'évêque, qui l'adressa à Théodore de Milan, le grand plotinien de la cité. Il lut les traités du philosophe dans une traduction latine et commença « seul cette fuite vers l'Unique », jusqu'à cette « union indicible où tout est silence ». En vain. Si le manichéisme se dissipa comme un cauchemar, l'Un plotinien, qui n'est pas une présence, mais (première approche des lointains Oupanichads de l'Inde) l'absorption dans une non-dualité hors du monde — l'Un se déroba aux prises d'Augustin. Alors le prêtre Simplicien lui révéla le rôle cosmologique de Jésus ressuscité, et la nécessité et le fait de la grâce dans l'envol de l'âme vers le Dieu Trine et Un. Restaient les liens de la chair : au cours d'un débat tout intérieur, une voix mystérieuse « de la demeure divine » lui enjoignit la lecture de saint Paul. Il obéit. Tout était fini. Dans la nuit de Pâques, le 24 avril 387, il recevait le baptême des mains d'Ambroise.

Depuis six mois, il avait renoncé au professorat. Ses amis qu'il avait entraînés dans le manichéisme, il les invitait à le suivre dans la foi. Ceux-ci l'entourèrent dans la philosophique *villa* de Cassiciacum, l'hiver qui précéda son baptême : ils le rejoignirent en Afrique, quand il fonda le monastère de Thagaste. L'amitié aussi devenait chrétienne.

La Bible et Plotin avaient éveillé son pouvoir créateur. Le sacerdoce (391), l'épiscopat (396) à Hippone, petite ville de pêcheurs, permettraient à sa pensée de s'épanouir et de rayonner dans tout l'Occident. Mais sur le point de mourir, le saint évêque se souvint du temps de sa conversion, et commandant qu'on lui transcrivît les psaumes de la pénitence, « il les relisait en pleurant abondamment, et sans arrêt... »

« Charbons ardents que fait se consumer une brise d'Orient », tels sont les Ennéades et la Bible ; « charbons brûlant intolérablement » l'âme, que « les exemples de vos serviteurs ». Ainsi s'exprime Augustin. Puisqu'il faut schématiser l'œuvre littéraire du Docteur catholique, et qu'elle s'origine à la conversion, disons que l'invasion bienheureuse de la Présence divine au sein du mystère de la foi, en lui révélant les profondeurs de sa propre âme, intégrait Augustin à un ordre nouveau, à la fois appel personnel et communauté : l'Eglise, Thébaïde et Cité.

L'extase plotinienne fut reprise, l'été 387, à Ostie, avant le départ pour l'Afrique, en tête à tête avec Monique qui allait mourir. En vain, comme les autres : en dépit de la médiation du Verbe Incarné, l'Unique Vivant ineffable se dérobaît, Augustin le comprit, jusqu'à la révélation plénière de l'au-delà. C'en était fait de la technique plotinienne : toute une part de l'œuvre à naître chercherait à situer la démarche religieuse, à préciser sa nature de connaissance et de sagesse.

A ce point de vue, les *Confessions* (ou les *Laudes* : le mot latin, biblique, a ce double sens) sont un exemple concret de l'itinéraire de l'âme vers Dieu. Exemple : c'est-à-dire lieu de preuve démonstrative ou explicative, analogue aux *Caractères* de Théophraste (ou de La Bruyère), instrument très employé de la rhétorique classique. Induction de type particulier, qui déploie ses mille virtualités, elle atteint sans peine l'universalité à la fois générale et personnelle du héros des grands tragiques grecs. Le lecteur des *Confessions*, sollicité et retenu, séduit et heurté, éprouve qu'un rythme lui est imposé, une direction indiquée, une purification promise : là est l'attrait mystérieux que cet ouvrage possède depuis toujours.

Mais les *Soliloques* et le *Traité de la Trinité* développent le thème que vivent les *Confessions*. (Faut-il d'ailleurs, chez Augustin, opposer théorie

et vie ?) « Je désire savoir Dieu et l'âme. » Ainsi débutent les *Soliloques*. « Rien d'autre ? — Non, rien d'autre. — Alors, cherche, va. » Dieu et l'âme, une sorte de complexe, distant et proche, tissé de prière et de grâce, lieu de présence réciproque, amitié et métaphysique, dont l'épanouissement ébloui est le *De la Trinité*. Dans le mystère, ici l'avance est « comme une silencieuse coulée d'huile », selon le commandement de Platon ; à son terme, pressentiments évidents, touchers aveugles, ou mystérieux reflets de l'ineffable, hésitent au bord de la vision éternelle. Tout ce que l'Augustinisme médiéval durcira en système scolastique (illumination, participation, ordre des essences) est là dans sa fleur, vivant, fragile, livrant la communication intelligible de l'expérience religieuse en sa propre qualité chrétienne.

Mais le chrétien est communautaire... L'évêque d'Hippone, comme ses confrères d'Asie, savait que si le christianisme était coextensif à l'Empire, le catholicisme n'était pas autre chose qu'une poussière d'étoiles dans la nuit. Anarchie des Circoncellions nourrie de la crise économique, nationalisme intransigeant des Donatistes africains ; arianisme, instrument politique ; pélagianisme, suscitateur de l'antique *virtù* romaine : partout les dissidences se fortifient de leur enracinement terrestre. Et s'il n'y avait qu'elles ! La *Correspondance* d'Augustin : quelle lumière sur ces derniers temps de l'Empire. Mais déjà, Augustin voit plus haut. Au-delà des patries terrestres et de cette gloire de Rome, il y a l'éternité que le temps mime et joue. Que les empires naissent ou se défassent, ils sont les temps ou les voix d'une mélodie que l'Artiste divin module, selon un art à Lui qui a le sens total de la Beauté qu'il est Lui : ainsi le fourmillement des dieux de Rome a un sens, lisible seulement (comme toute l'histoire) à l'habitant de la *très glorieuse Cité de Dieu*. Déjà céleste, préparée dans le silence de Dieu et née de son propre cœur, par le don eucharistique, à chaque seconde de son temps propre, elle s'unit et se sépare pour se donner à l'Être qui est la vie éternelle. La vision finale d'Augustin, dans sa *Cité de Dieu*, est une philosophie de l'histoire dont le grandiose rehausse la beauté. Car l'histoire des hommes, leur grandeur et leur misère, lui apparaissait conduite subtilement par la joyeuse miséricorde de Dieu.

Il avait vu Rome s'effondrer en 410. Sa sérénité n'avait pas été touchée : les barbares, pour lui, venaient à l'Eglise. Ils assiégèrent Hippone, vingt ans plus tard. Trois semaines avant la prise de la ville, Augustin mourait

comme un patriarche. Il avait donné des ordres pour qu'on veillât avec soin sur la bibliothèque épiscopale. Mais, ajoute Possidius, son biographe, « il ne fit pas de testament, car ce pauvre du Christ n'eut pas de quoi en faire... ».

Norbert Viatte

Extrait de : *Les écrivains célèbres*, t. I (Ed. Lucien Mazenod), Paris-Genève, 1951.